

François-Marie Arouet, Voltaire, « *Recueil des facéties parisiennes* », *Les Œuvres Les Oeuvres complètes de Voltaire*, Dir. Nicholas Cronk, Intro. Michel Delon, vol. 51A, Oxford: Voltaire Foundation, 2015. ISBN 978 0 7294 1071 7

Ce qui reste impressionnant dès le départ de la lecture de ce volume est la masse de collaborations, concertations, soutiens personnels et institutionnels — et ce au niveau international — dont il est le résultat. Par ailleurs, Michel Delon signale d'entrée de jeu un bon paradoxe : « On pourrait multiplier les citations dans lesquelles Voltaire, tout au long de sa carrière, proclame son mépris pour la satire personnelle [...] » (p. xix). En 1760 cependant, « La prose et le vers, la harangue et le dialogue, tout est bon pour ridiculiser Le Franc de Pompignan ou Fréron » (p. xix). Parfois ils sont attaqués ensemble comme dans « Les Fr... » (éd. Edouard Langille). Il est difficile d'estimer à quel point dans la France du dix-huitième siècle le rire satirique appliqué aux ridicules personnels de Palissot et de Pompignan annule leurs attaques contre ce qu'il est alors convenu d'appeler « les philosophes ». Voltaire augmente les torts de ses cibles, ce que ne manquent pas de relever les éditeurs : « Aucun de ces sujets regardant Maupertuis ne fut abordé par Le Franc dans son discours, à part la piété de sa mort : n'en déplaît à Voltaire, en fait Le Franc s'est très correctement acquitté de l'éloge de son prédécesseur [...] » (éd. Philip Stewart, « Les Quand », p. 22, fn. 14). Diana Guiragossian-Carr nous reporte à l'un de ses livres, sur les facéties de Voltaire (Genève : Droz ; Paris : Minard, 1963) Genève, 1963) sur « l'aspect polémique et fantaisiste de la production Voltairienne » (p. 346) qui reste fort abondante en dehors de l'année 1760.

Delon signale les solidarités fluctuantes de Voltaire vis-à-vis d'auteurs qui pourraient se sentir dévalués, tel Diderot et la comédie sérieuse (p. xxiv). Nous pourrions y ajouter Marivaux qui connaît 29 représentations aux Italiens en 1760, et qui pourrait se formaliser de « Je comparus au tripot d'Arlequin » (« Le Pauvre Diable » éd. Gillian Pink p. 97). Par ailleurs un compte rendu de ce même texte qui sort dans le *Journal encyclopédique* louent le style du texte mais en critique le fond « débauche d'esprit » et « méchanceté outrée » rapporte Pink (p. 57). Delon mentionne « L'indéniable plaisir » de Voltaire à ces polémiques (p. xxiii), Olivier Ferret, de « La Fureur de nuire » des pamphlétaires dans un article de *SVEC* 3 (2007) 201-03, fureur qui englobe nécessairement Voltaire (Pink, p. 58 fn. 20). Editrice de « Lettres du Sieur Palissot » Jessica Goodman témoigne du fait que l'attaque contre Palissot fut jugée trop personnelle par ses contemporains (p. 230). Guiragossian-Carr mentionne aussi la lettre de Diderot à Sophie Volland (26 octobre) : « L'envie d'expier un peu la honte du commerce épistolaire avec Palissot y est-elle entrée pour quelque chose. Il a apostillé les lettres de Palissot de petites notes très cruelles » (p. 345). Dans son introduction aux « Lettres et réponses de Monsieur Palissot et de Monsieur de Voltaire [...] » Kelsey Rubin-Detlev suggère que Voltaire espérait recruter Palissot, s'opposer à d'Alembert, et ayant confié les lettres à d'Argental, s'adressait à d'autres personnes en sus de ses amis du camp des philosophes (pp. 254-55), parce qu'il cherchait à estimer quels étaient les appuis de Palissot à la cour. Rubin-Detlev donne les plus grands détails des retournements de stratégie, d'entente, de mésentente et de réconciliation entre Voltaire et Palissot (pp. 247-85). Il n'y eut aucune réconciliation avec Le Franc de Pompignan ni Rousseau.

Dans « Le Russe à Paris » Voltaire fait la liste des philosophes que Palissot a insultés à tort: Duclos, D'Alembert, Diderot, Jaucourt, Helvétius ; à raison : La Métrie (p. 162). Il oublie Rousseau dont il est en train de se détacher à cause de sa « Lettre à d'Alembert sur les spectacles ». Elie Fréron reste l'ennemi « le plus redoutable » de Voltaire et des philosophes (Fabrice Brandli, éd. « Plaidoyer de Ramponeau, prononcé par lui-même devant ses juges » p. 365). Brandli fait la liste des moindres ennemis : « l'abbé Gauchat, le père Hubert Hayer, l'abbé Jean Novi de Caveirac et le janséniste Abraham Joseph de Chaumeix » (p. 365). Langille ajoute Trublet qui avait critiqué les vers de Voltaire et Berthier (p. 475). Graham Gargett, qui édite « Dialogues chrétiens ou préservatif contre l'*Encyclopédie* » ajoute Jacob Vernet qui s'opposait à l'art du théâtre (p. 494). Omer Joly de Fleury est sans doute le plus efficace puisqu'à la suite d'une publication d'Helvétius, il fit suspendre la publication de l'*Encyclopédie* en 1759 (Rubin-Detlev p. 248).

Ce contexte politique volatile qui envoie les écrivains à la Bastille, attaque les libraires et les envoie en prison pour avoir imprimé ou distribué des libelles, fait brûler des volumes, explique la difficulté d'attribution des textes, lorsque les publications sont anonymes ou sous des noms de fantaisie. Il faut se rapporter au courrier de Diderot avec son amante Sophie Volland ou à d'autres témoignages pour savoir qui est signataire. Langille fait des comparaisons stylistiques pour s'assurer de ce qui est de la main de Voltaire. Parfois les doutes subsistent et sont exposés par les éditeurs de chaque pièce qui ont comparé les diverses éditions, dont celle du premier recueil, dont il est établi qu'il fut édité par Voltaire et regroupant des textes d'autres auteurs également : « Le présent tome 51A ne reproduit pas tel quel le contenu du *Recueil*. Ne sont pas reproduits les deux écrits déjà publiés ailleurs dans les *OCV* [« Relation de la maladie, de la confession .... du jésuite Berthier, avec la relation du voyage de frère Garassine » 1759 (dans *OCV* t. 49B) et « A Messieurs les Parisiens. Requête adressée à Messieurs les Parisiens par Jérôme Carré » (dans *OCV* t. 50)] ni, bien entendu ceux où il n'a eu nulle part. Outre les textes de Voltaire lui-même, nous éditons cependant ceux où il est intervenu [...] » (Pink p. xxix). Voltaire s'est toujours récusé d'être l'auteur des « Dialogues Chrétiens », même s'il y a de fortes présomptions qu'il le soit en effet, et s'il est possible qu'il ait laissé ses imprimeurs et distributeurs prendre une partie de l'opprobre judiciaire Genevoise qui le talonnait. Philip Stewart introduit « Les Quand » de Voltaire avec une citation de d'Alembert qui ne s'applique pas encore vraiment aux libertés pour lesquelles se battent les philosophes car ni Genève, ni Paris (qui est bien pire) ne méritent tout à fait l'appellation de pays « libre » : « Quand on a le bonheur d'être dans un pays libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux ; car on peut écrire librement pour la défense des philosophes contre les invectives de ceux qui ne le sont pas ».

Ce volume ultra académique n'en est pas moins extrêmement vivant et divertissant. Lorsque « La simplification des polémiques peut lasser, la répétition des attaques fatiguer [...] » concède Delon (p. xxiv), les détails des réalignements des fronts de bataille, les descriptions détaillées des personnes impliquées par rapport à la caricature qu'en fait Voltaire permet de savourer les décalages, les amplifications, les traits de vérité. L'on est presque charmé de Ramponeau (une sorte d'Arlequin dont la fratrie perdure de nos jours) et Le Franc de Pompignan a ses moments de

folie courageuse et téméraire à la défense de ce dont il est pénétré. Il est intéressant d'apprendre qu'un tel a perdu sa charge pour avoir dépensé des fortunes en mangeant en la compagnie de sa sœur (ce qui donne un tour littéral à « manger une fortune »), des détails d'interrogatoires de libraires roublards, des détails de mœurs comme celle des petits savoyards voués et spécialisés dans le ramonage de cheminées, des détails de jeu des grands acteurs de l'époque. C'est une foule de gens qui respire dans les invectives inégales et souvent joyeuses mais dont l'enjeu est fort, comme le rappelle Delon se référant à « [...]Olivier Ferret, qui a bien décrit l'empoignade générale traduisant alors les violents conflits autour d'une nouvelle définition de la société » (p. xxii). Delon nous rappelle que nous pourrions bien nous retrouver à l'un de ces points historiques définissants : « Alors que d'autres religions déchaînent au vingt-et-unième siècle les passions, c'est le catholicisme romain qui permet de poser dans les œuvres polémiques de Voltaire les questions fondamentales de la liberté de conscience et des formes de la critique dès que celle-ci est menacée » (p. xxv).

Servanne Woodward  
The University of Western Ontario